

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Cap sur les étoiles

Charles Gill, *Poésies complètes* (éditions critiques de Reginald Hamel), Montréal, Éditions Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec — Collection Documents littéraires », 1997, 284 p.

Hugues Corriveau

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1998). Compte rendu de [Cap sur les étoiles / Charles Gill, *Poésies complètes* (éditions critiques de Reginald Hamel), Montréal, Éditions Hurtubise HMH, « Cahiers du Québec — Collection Documents littéraires », 1997, 284 p.] *Lettres québécoises*, (89), 43–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Cap sur les étoiles

Poète et tâcheron, Charles Gill écrit de la poésie comme un bon écolier.

ÉDITIONS CRITIQUES
Hugues Corriveau

L'HISTORIEN MAJEUR QU'EST RÉGINALD HAMEL, passionné de littérature québécoise, a pendant plus de vingt-cinq ans fréquenté une œuvre dont il fallait être épris pour ne pas s'en décourager. Parce qu'il y a beaucoup de mauvais textes chez Charles Gill. Plutôt plus que pas. Mais quand une œuvre est ainsi étudiée avec ferveur par un chercheur compétent, par un homme qui visiblement a beaucoup de respect à la fois pour les textes et pour le personnage, il va de soi que le livre qui en ressort devient vite intéressant.

Le chemin du fleuve

Disons d'abord que la surprise vient du fait que Réginald Hamel n'est pas amène envers Charles Gill. Bien au contraire, on dirait que sa vigueur objective rend son travail plus authentique, donne à son jugement plus de force. Bien que loué par Hamel, le travail de Gill reste à tous égards assez confondant. Comment, en effet, aimer ces pièces de circonstances, ces navrants « Acrostiches », ces vilains alexandrins — comme ce terrible : « Vous brillez dans mon cœur autant que dans ma nuit », « Stances aux étoiles », p. 65 —, pour ces « feux » qui « flamboient » — « De tout le feu qui pour nous flamboya », « Ce qui demeure », p. 89) ? Et d'une certaine façon, le respect que l'on doit au chercheur qu'est Réginald Hamel mène notre lecture vers quelque indulgence, bien qu'on puisse, à raison je crois, se demander si la reconnaissance dont jouit Gill est strictement méritée, si elle ne dépendrait pas, comme trop souvent hélas ! au Québec, du relatif désert culturel dont il est un acteur passager. N'oublions pas qu'il lut quelques fois à l'École littéraire de Montréal. Ce seul fait semble dans nos lettres porter l'auteur qui y fut vers une sacralisation bien aléatoire. Bref, ne chicanons pas, puisqu'il y eut ce *Saint-Laurent*, qu'il y eut ce grand projet « avorté » (?) mais stimulant qui soutint l'activité littéraire de Gill pendant des années. Ce texte, Réginald Hamel nous en propose une somptueuse genèse, sous le titre de « La Genèse du Saint-Laurent », publiée sur une double page qu'on déplie et qui nous présente, titre par titre, ce programme, métamorphosé au cours des ans, soit de 1904 jusqu'à après 1912. Mais si ! Il faudrait bien dire un mot de l'appareil critique mis en place par Hamel ! Oserais-je insister sur sa lourdeur ? L'édition qui est faite de l'œuvre de Gill, pour savante qu'elle soit (et je reconnais d'emblée à ce genre de travail son mérite), devrait moins brouiller les pages avec des notes, contre-notes et « repros » en tout genre. Les poèmes ici sont comme brisés, chevauchent des pages, décorés de photos de manuscrits ; bref, l'édition qu'on nous en livre n'encourage pas beaucoup sa lecture. Ainsi, même si on peut apprécier la calligraphie de Gill, encore aurait-il été intéressant — puisque l'auteur fut aussi peintre — de retrouver des reproductions, même une seule, des tableaux, afin de saisir l'activité artistique de Gill dans toutes ses dimensions.

Bon, tant qu'à chicaner, chicanons encore un peu. Le communiqué nous annonce que « les travaux littéraires de Gill se divisent en trois

recueils : *Les Étoiles filantes* —, *Terre, Univers, Infini* ainsi que *Le Saint-Laurent* », ce que confirme Hamel lui-même en page 9 de sa présentation ; mais hélas ! mille fois hélas ! voulant repérer la chose dans la table des matières, j'en fus pour mes frais. Des deuxième et troisième recueils, pas le moindre indice, disparus sous d'autres titres, un autre classement. Ainsi, au lieu de diviser l'édition complète sous les trois titres mentionnés plus haut, nous retrouvons plutôt des parties respectivement identifiées comme *Les Prostituées*, *Quintus Horatius Flaccus* (traductions), *En haut, Acrostiches*, *Les Étoiles filantes* et *Le Cap éternité et les Abénaquis...* ! Foin de *Terre, Univers, Infini*, foin du *Saint-Laurent* ! Cela est, avouons-le, bien compliqué pour qui essaie de suivre la logique. Sans doute, les notes et contre-notes de Hamel nous en fourniraient-elles les arcanes, mais qui n'est pas universitaire (fût-il même critique !) n'a pas le temps de fouiller ainsi une édition pour s'y retrouver. La passion du chercheur aura eu le pas sur le besoin de clarté béotienne d'un banal lecteur de poésie.

Il n'empêche que cette poésie du xx^e siècle, prenant sa source dans des œuvres similaires qui ont jeté les bases d'une poétique, somme toute influencée par l'incontournable Hugo, tentait de mener l'idée même du pays vers l'accomplissement imaginaire. L'épopée à laquelle va ainsi travailler Gill pendant des années correspond en tout point à ce genre d'esthétique lourdaude, mais bien-pensante, qui cherchait à exalter le paysage, faute de trouver mieux à dire sur l'inaccompli de la nation :

*Fronton vertigineux dont un monde est le temple,
C'est à l'éternité que ce cap fait songer ;
Laisse en face de lui l'heure se prolonger
Silencieusement, ô mon âme, et contemple !*

*Défiant le calcul, au sein du fleuve obscur
Il plonge ; le miroir est digne de l'image.
Et quand le vent s'endort au large, le nuage
Couronne son front libre au pays de l'azur.
(Chant neuvième — « Le Cap éternité », p. 163)*

Devant tant d'exaltation, il faut reconnaître au poète le mérite de chercher une voix et un sujet, avec cette ferveur constante que certains auteurs de l'époque ont mis dans leurs vers, pour tout juste dire avec affectation et affection l'idéal dans lequel ils tenaient les mots et la poésie élevés au rang d'une religion. Charles Gill mérite d'être lu dans ce contexte précis d'une prise en charge d'une parole qui voulait accorder de la noblesse au paysage, qui cherchait le lieu du raffinement afin de parvenir à une certaine forme d'existence et de reconnaissance. Le travail méticuleux de Réginald Hamel est à cet égard exemplaire et mérite d'être loué, car une telle patience, pour ne pas dire abnégation, a de quoi susciter l'admiration.

